

Conférence donnée à Lausanne, par Jean-Daniel Matet
Le 10 décembre 2009, dans le cadre du cycle « Le divan et la plume »
Organisé par l'ASREEP, à la Fondation Claude Verdan
Renato Seidl et Marlène Belilos

Jean-Daniel Matet :

C'est intéressant d'entendre la lecture de ces lettres (5.01.1928 et 15.01.1928), qui nous mettent dans l'ambiance de la correspondance, vers la fin des relations entre Freud et Ferenczi, troisième tome.

Ferenczi va mourir quelques années après, bien qu'il soit beaucoup plus jeune que Freud.

Quand il dit qu'il est vieux, ce n'est pas pour rien, c'est qu'il est en très mauvaise santé, il a une anémie pernicieuse, comme ils disaient à l'époque, et effectivement il en mourra en 1933.

Quand on a circulé un peu dans la correspondance, autant que ce soit possible, je ne suis pas un spécialiste de Ferenczi, je l'ai lu avec plaisir, mais l'on s'y perd. Il y a beaucoup de choses. Il y a notamment de petits indices que je trouve amusants.

Par exemple, la manière dont ils s'adressent, l'un à l'autre.

Dans ces deux lettres, on a un *Cher Ami*, de la part de Freud, et un *Monsieur le Professeur*, du côté de Ferenczi.

Vous remarquerez, toute la correspondance n'est pas sur ce ton, seulement le troisième tome, où Ferenczi s'adresse à Freud en lui disant *Monsieur le Professeur*.

Précédemment, il l'a appelé de différentes manières, pas toujours les mêmes.

Freud, on va le voir aussi, l'appelle *Cher Ami* à certains moments, et à d'autres, notamment dans le passage succulent dont on va parler, où il l'appelle *son fils*.

Il y a donc des nuances qui se jouent tout au long de la correspondance, nuances auxquelles il faut être attentif, car elles traduisent aussi la nature de leurs relations.

On a choisi ces deux lettres, où l'on est dans un moment de calme relatif. Ce qui n'est pas du tout le cas tout au long de l'année 1928, où il y a de grandes périodes de fâcheries, qui tiennent aux relations de Ferenczi avec Freud, et à leurs désaccords sur un certain nombre de points.

Comme vous l'avez vu, on est un peu dans le journal des Journées de la Cause Freudienne.

C'est-à-dire que l'on construit l'École en même temps, alors ce n'est pas une école justement, mais l'on construit les affaires institutionnelles, en même temps que l'on parle de soi, de son analyse, et du transfert.

Il y a peut-être là, un ton propre aux analysants et aux analystes. On croise des considérations sur leur vie sociale, les institutions qu'ils animent, sur leurs projets, leurs ambitions pour la psychanalyse, et aussi ce qui les fait sujets analysants, sujets divisés, sujets ayant des symptômes, des difficultés dans la vie, et tout cela se mêle.

Dans ces deux lettres, on a un peu cela. Alors que d'autres fois, on est dans le tumulte, des jugements, ou des échanges, entre Freud et Ferenczi. On les critique. Là, le ton est feutré. Ferenczi fait beaucoup d'efforts, pour penser qu'il est parvenu à être sur la même longueur d'onde que Freud. Dieu sait pourtant que sur ces histoires de technique, l'on verra combien le désaccord est profond.

Alors c'est intéressant de prendre deux lettres, non pas au hasard, mais qui ponctuent un peu cette période, car à travers le titre que je vous ai proposé, *Les inventions techniques de Ferenczi, et restes du transfert*, j'ai essayé de partir d'une question.

Je me suis demandé pourquoi ces inventions techniques, de Ferenczi, nombreuses, très sophistiquées pour les unes, très égarées pour d'autres, Freud les avait, pour beaucoup, contestées, et en même temps qu'est-ce qui se jouait-il dans cette affaire avec Freud ?

Le terme même de *restes du transfert* est utilisé dans une des lettres de Freud, comme ce qu'il en est à la fin de l'analyse, ou dans l'analyse, de ce qui ne s'analyse pas.

Et là, déjà, on touche du doigt quelque chose qui va les séparer, sur la fin de l'analyse. On va y revenir, mais ils ont là-dessus un point de vue différent.

Ce qui m'a aussi intéressé, j'avais le sentiment diffus, sans l'avoir complètement établi, que Lacan s'était inspiré de Ferenczi. Dans une première approche, c'était à travers la manière dont Lacan intervenait auprès de ses analysants. Il pouvait parler très directement et simplement de la manière dont l'analyste fonctionne, la manière dont il a essayé de construire quelque chose, dans sa lecture de Freud, qui rendait compte à la fois de la pratique et de la théorie.

Il me semblait que quelque chose était emprunté à Ferenczi, mais je ne savais pas très bien comment, et par quel chemin cela passait, j'ai donc pensé utile de répondre à Marlène Belilos, quand elle m'a demandé de venir, pour essayer de répondre à cette question-là.

Parce que finalement c'est ce qui m'intéresse, quand j'interviens quelque part, je ne suis pas forcément spécialiste d'une question, mais j'accepte, car cela me permet de travailler un point ou un autre.

Alors tout au long de cette correspondance, du transfert, des affects, des sentiments, de l'amitié, de l'amour, de l'agacement, de l'éloignement, de la persécution même, entre ces deux hommes cette correspondance en regorge.

Freud plus âgé de dix sept ans, comme on l'a vu, que Ferenczi.

Mais l'on sait bien que dans ces affaires, ce n'est pas l'âge chronologique qui compte, mais là où chacun en est avec la logique de son désir, et sa manière de le soutenir.

Freud lui-même, comme vous le savez, ce sera un moment sans doute important dans la manière dont Ferenczi le considérera, est malade à partir de 1920.

Cette correspondance, qui occupe ces trois tomes, est traversée par de grandes questions.

L'une de celles que j'ai retenues, finalement est celle-ci : quelle analyse Ferenczi a-t-il fait avec Freud ?

D'autre part, quel jugement Freud avait-il de l'analyse de Ferenczi, et de ses inventions techniques ?

Je partirai donc de ces points, pour arriver à celui que j'évoquai auparavant, à savoir, comment Lacan a-t-il utilisé sa lecture de Ferenczi.

Pour l'introduire, je dirai que Lacan s'est intéressé à la psychanalyse, est entré dans la lecture de la psychanalyse par la psychose, comme chacun sait.

C'est-à-dire par les analystes qui se sont intéressés à la psychose.

C'est très clair dans ses citations. Nous avons organisé un colloque, à l'hôpital du Val-de-Grâce, sur le jeune Lacan. C'était très intéressant car on avait lu tous les textes du jeune Lacan.

C'est-à-dire ceux qui précèdent « *les complexes familiaux* », où Lacan fait sa formation médicale, psychiatrique, et en circulant à travers ces textes, on avait vu comment, progressivement, les références aux analystes, étaient celles des analystes s'intéressant à la psychose. Tout simplement parce que Lacan est rentré lui-même ainsi dans les questions cliniques, et jusqu'au moment où il fait son analyse. On peut situer, son premier texte véritablement psychanalytique avec « *les complexes familiaux* », le moment où cela bascule. Jusque-là, ses textes sont plutôt sur la psychiatrie, disons orientée par la psychanalyse.

On reviendra là-dessus, et sans doute Ferenczi entre-t-il dans ces préoccupations-là, bien qu'il les dépasse largement. Effectivement les questions sur la technique, et celles que Lacan trouvera chez Ferenczi, ne sont, bien entendu, pas seulement des références à la psychose.

Alors Ferenczi rencontre la psychanalyse avant le début de la correspondance.

Par la lecture de la *Traumdeutung*, et il écrit à Freud, en 1908, dans un mouvement d'enthousiasme.

Ce terme d'enthousiasme, on le trouvera commenté dans certaines lettres, par Ferenczi lui-même.

Il rencontre Freud, la première fois, avec le Dr Stein, à l'initiative de Jung, qu'il fréquentait alors.

Ferenczi avait fait ses études de médecine à Vienne, connaissait bien l'ambiance médicale et universitaire de Vienne, qui, à cette époque, rayonnait sur cette partie de l'Europe centrale.

C'est donc par la médecine, j'ai dit que Lacan était rentré, et c'est par la psychiatrie, que Ferenczi va y rentrer.

Par son intérêt pour ce réel de la clinique, pour son approche de cet insupportable, de cet impossible à supporter, auquel il tentera d'apporter des réponses.

C'est intéressant de voir comment Ferenczi prendra appui sur les questions que sa pratique médicale lui posait, pour commencer à entrer dans les questions analytiques.

Il restera longtemps marqué par cette approche médicale de la clinique, comme de la thérapeutique, mais pour autant, il contribuera, par ses questions et ses trouvailles, Freud dit que c'est un questionneur exceptionnel, de la psychanalyse, à consolider et diffuser la pratique psychanalytique.

Vous savez que Ferenczi a analysé nombre de post-freudiens, certains se sont réclamés de lui, comme étant des élèves de l'École Hongroise, d'autres, animés, selon le terme qu'il a utilisé lui-même, d'un transfert très négatif, ont effectivement pris leurs distances d'avec Ferenczi.

Le premier d'entre eux, vous le savez sans doute, c'est Jones, qui a fait son analyse avec Ferenczi, et qui, dès la fin de la correspondance, en dira le plus grand mal.

Ferenczi, avec qui il est en opposition, et en rivalité, l'un se plaignant de l'autre, amèrement. auprès de Freud,

On va voir comment le concours de Ferenczi, à l'histoire de la psychanalyse, va être imprégné de son rapport à lui au transfert.

Nos institutions analytiques, on sait déjà comment Freud a résolu l'affaire, sont forcément marquées par l'histoire analytique, l'analyse de leurs fondateurs.

Par le rapport que ces fondateurs, et leurs élèves, entretiennent, j'allais dire au réel de leur cure. A ce qu'ils y ont rencontré, à comment leur analyse a commencé, s'est poursuivie, et s'est terminée.

On a, nous, la chance d'avoir eu Lacan, qui, pendant des dizaines d'années, nous a fait un enseignement sur ces questions, à travers son séminaire, et a eu effectivement à cœur, d'une certaine manière, de tenter d'y répondre

De nous proposer un nouage, non pas tant qu'il ait tellement parlé de son analyse, encore qu'il l'a fait à certains moments, mais qu'il nous ait proposé un nouage spécial, entre ce qu'a été son analyse, son rapport à Freud, et les institutions qu'il a mises en place, après les vicissitudes qu'il a connues, avec l'IPA.

Nous avons d'une certaine manière, ce recul, nous ne pouvons pas lire la correspondance Freud-Ferenczi, sans avoir tout cela présent à l'esprit. Avoir cette approche lacanienne de l'institution psychanalytique et du transfert, pour en saisir un peu ce qu'il en a été pour ces deux-là.

Alors, on peut dire que Ferenczi témoigne à plusieurs reprises de son embarras dans le maniement du transfert, et d'une certaine manière, on peut dire d'une certaine précarité de son analyse. Mais j'ai envie de dire que l'on retrouve là l'analyse des pionniers de la psychanalyse, de ceux qui, cela reste d'actualité cette question. Parce qu'effectivement quand l'analyse s'installe, quand des analystes commencent à travailler à un endroit, quand des analysants commencent à travailler à un endroit où l'analyse n'existe pas, il y a un collègue polonais qui est là, qui me rappelait que l'on s'était vus là-bas, j'ai en tête les moments où, effectivement, dans les premiers temps pour ce qui était l'École européenne et développement, je suis allé en Pologne. Les Polonais avaient connu la psychanalyse

autrefois, mais ces dernières années, comme en Russie, comme les pays de ce qu'était l'Europe de l'Est, la psychanalyse s'était perdue, enfin les références à Freud s'étaient perdues, et bien, les questions étaient tout le temps celles-là. Comment fait-on ? Il n'y a pas d'analyste ! Comment fait-on pour s'analyser quand il n'y a pas d'analyste ? Où aller ? J'aimais à leur rappeler que l'analyse suppose le transfert. Et le transfert suppose de se bouger, de bouger le corps. Transférer, cela veut aussi dire cela. Cela veut dire effectivement un transfert des corps. Il faut donc qu'il y en ait un, deux, trois, qui se déplacent. Cela a été vrai en Pologne, jusqu'à ce que des collègues, qui parlaient le polonais, soient venus eux-mêmes analyser en Pologne, mais c'est vrai dans tous les pays où finalement l'analyse a commencé à s'implanter. J'allais dire même dans toutes les régions où elle a commencé à s'implanter. Parce qu'en France, même si l'analyse a un certain développement, très souvent on cherche un analyste pour analyser dans telle ou telle ville, et on n'en trouve pas. Parce qu'il n'y en a pas. Le jour où cela commencera dans cette ville-là, il faudra que celui qui va analyser là ait eu l'occasion de se déplacer. Et peut-être commencera-t-il à analyser en n'ayant pas tout à fait achevé sa formation. Pour les pionniers de la psychanalyse, on a vu comment ils ont adopté les moyens du bord.

Mais alors pour Ferenczi, la question peut se poser. Étaient-ce réellement les moyens du bord ?

Ou bien finalement, il a un peu reculé, dans le fait d'aller voir Freud ? Parce qu'il n'avait pas le choix, il n'y avait personne d'autre, il n'y avait personne à cette époque-là à Budapest, et il était installé. La psychanalyse était débutante, on était dans les dix premières années du XXe siècle, il fallait donc se déplacer à Vienne pour commencer son analyse.

On voit bien, sur le modèle qu'avait connu Freud avec Fliess, la correspondance joue un rôle tout à fait déterminant dans ces transferts, avec ces sujets qui sont à distance.

Mais, comme je le disais tout à l'heure, l'écrit, peut-être le retrouve-t-on, avec la facilité que nous avons aujourd'hui, l'écrit joue un rôle non négligeable dans le transfert de travail.

J'utilise à dessein ce terme-là, qu'introduit Lacan dans son école, sur le transfert de travail, comme probablement une réponse au reste du transfert. Quand il s'agit d'étudier la psychanalyse, de passer à l'analyste. Quant au transfert de travail, ces échanges écrits ont beaucoup d'importance.

Et on peut savoir gré à Jacques-Alain Miller d'avoir soutenu depuis maintenant de nombreuses années tous les moyens qui nous permettent d'échanger par écrit.

Je me souviens de la campagne pour les fax, cela paraît de la préhistoire maintenant !

Ensuite de la campagne pour les mails. On est maintenant à la campagne pour le Twitt ! etc, etc.

Et il y a le J J, le Journal des Journées qui nous abreuve de ses versions quasi quotidiennes d'un certain nombre de choses, et on a envie d'écrire pour ça. Enfin, vous, je ne sais pas, mais moi j'ai eu envie ! Alors que très souvent je me traîne un peu, en me disant oui, il faudrait que je fasse un article pour telle chose, il faudrait que je fasse un petit mot pour tel autre, et bien là, spontanément, j'ai eu envie, et j'ai encore envie d'envoyer des mots au J J, pour qu'on puisse échanger . L'écrit donc joue un rôle que, peut-être, la correspondance jouait à ce moment-là.

C'était différent, puisque c'était la correspondance avec Freud.

Là, me direz-vous, c'est la correspondance avec Jacques-Alain Miller, pour une part. C'est vrai.

Sans doute, il y a des analogies. Mais ils n'avaient pas beaucoup d'autres moyens, si ce n'est de se déplacer.

Alors, Freud l'a-t-il encouragé ?

Parce que c'est une question, de savoir si l'analyse faite par écrit, par ces hommes, est une analyse ?

C'est une question.

Freud l'a-t-il encouragé ?

Lui-même a fait son analyse avec Fliess, par écrit. On le sait. Il ne l'a pratiquement pas rencontré. Enfin, il l'a rencontré quelques fois. Mais ce n'étaient pas des séances au sens où on l'entend. Ce sont des échanges.

Freud, là-dessus, a des remarques très précises, auprès de Ferenczi.

En particulier quand il a commencé en 1916, la première période où Ferenczi va voir Freud, pour quinze jours, trois semaines, c'est court, mais en 1916 il va faire plusieurs séjours auprès de Freud.

Ferenczi se précipite. Il faut dire que les conditions étaient spéciales.

Il avait commencé en 1914, je crois, à aller voir Freud une semaine, ou dix jours.

Et puis, rapidement, il est mobilisé, c'est la guerre, il ne peut plus aller voir son analyste.

En 1916, il a des permissions. Donc il va voir Freud pendant ses permissions, et entre temps, à peine avait-il vu Freud dans un premier temps qu'il commence à écrire des lettres comme un fou, à envoyer des lettres, et à s'auto-analyser. Et Freud lui dit, c'est troublant, non, on ne peut pas s'auto-analyser, et s'analyser en même temps. Ce n'est pas possible, c'est incompatible. On ne peut pas aller voir quelqu'un pour faire une analyse, et en même temps s'auto-analyser. Alors arrêtez ! Arrêtez cela tout de suite.

On verra que Freud donne ainsi des indications très précises à Ferenczi. Il est très interventionniste avec lui. Plus d'une fois, il lui dira arrêtez cela. J'allais dire jusqu'à la fin de sa vie.

A la fin de sa vie, on a l'impression que c'est un peu compassionnel. Mais effectivement quand Ferenczi continue à vouloir écrire sur la technique, Freud lui dit ça suffit. Arrêtez cela tout de suite !

Donc c'est intéressant de voir quels sont les échanges entre ces hommes, pour voir à quel point la passion de Ferenczi pour la psychanalyse l'entraîne dans cette tentative de poursuivre ses séances par l'auto-analyse. Mais on peut se poser une question. Est-ce que finalement cette passion auto-analytique n'était pas elle-même, c'est à mon sens le sens de l'interprétation de Freud, une résistance au transfert, une réticence effectivement à s'adresser à Freud. Je crois qu'il en est question à plusieurs reprises dans la correspondance. En tout cas, je trouve que cette opposition marquée par Freud entre l'auto-analyse et ce qui fait l'analyse avec quelqu'un, me paraît une distinction tout à fait contemporaine et moderne, et que le transfert suppose l'implication d'une parole auprès d'un autre, suppose l'engagement du corps, et de faire de cet autre, que l'on appelle l'analyste, le support de la parole qu'on lui adresse de ses associations, en même temps que celui-là se fait le siège de l'interprétation.

Alors il y a un moment très difficile des échanges entre eux, une sorte d'affolement du transfert.

C'est le moment très riche où Ferenczi a pris en analyse la fille de son amie Gizella, qui n'est pas encore sa femme, ni sa maîtresse même, je crois. Il a pris cette jeune fille en analyse. Il en devient amoureux, au point de vouloir l'épouser. La chose est complexe. Et vous comprendrez bien, vous avez entendu tout à l'heure comment lui-même, Ferenczi, considère qu'il y a des limites dans la pratique, qui imposent à l'analyste de respecter une neutralité à l'égard de ses patients et de ses patientes. C'est-à-dire que l'amour de transfert, c'est un vrai amour au sens de sa définition, mais ça reste un amour de transfert que dans la mesure où il ne s'accompagne pas d'un passage à l'acte, où il ne s'accompagne pas d'un engagement dans la vie ordinaire, en dehors des séances, d'un engagement amoureux. Et quand c'est arrivé, c'est arrivé un certain nombre de fois évidemment, les analystes conséquents ont quitté leur place d'analyste, et c'est ce que fait Ferenczi, puisqu'il adresse la jeune Emma à Freud. Il l'adresse à Freud dans un mouvement un peu trouble, à la fois pour poursuivre l'analyse mais aussi pour qu'il lui dise quels sont les réels sentiments de la jeune fille à son égard. Donc c'est un peu confus comme position. D'autre part, il est pris dans une difficulté

avec Gizella, qui est une femme plus âgée que lui, qu'il finira par épouser, dans une difficulté où Gizella, qui trouve le soutien de Freud à un moment donné, supporte ce qui se passe entre sa propre fille et Ferenczi, mais lui demande de savoir ce qu'il veut, dans cette affaire. Il n'épousera pas la jeune fille, et, d'une certaine manière, on en rendra Freud pour toujours responsable. Alors il y a un certain nombre de notations où l'on a le sentiment d'un renoncement qui pèsera définitivement sur l'humeur de Ferenczi. Ferenczi se montre très responsable, très raisonnable après, dans le traitement de ses amours avec Gizella. Il s'en sort en considérant le caractère pathologique de la relation qu'il avait avec la jeune Emma. Alors au-delà de cela, ce qui occupe une partie importante des échanges entre Freud et Ferenczi, où Freud a des notations intéressantes, contemporaines, où il dit, par exemple, à Ferenczi on ne peut pas conseiller quelqu'un sur le choix de son partenaire, son choix de son conjoint. Intéressant. Cela rejoint les pratiques que nous avons, mais il y a beaucoup de patients qui, je pensais à un patient en particulier, qui me priait, me suppliait de lui dire ce qu'il devait faire, s'il devait rester avec cette femme qui le trahissait, etc, ou au contraire s'il devait la quitter. Je lui avais dit, je ne peux pas vous donner de conseil, j'étais content de voir que Freud avait dit la même chose à Ferenczi.

Alors j'ai souhaité interroger la nature du transfert, qui se fait jour dans cette correspondance, pour tenter de répondre à ce qu'a été l'analyse de Ferenczi. Alors, vous savez que pour les uns, cette analyse a été les quelques moments où il a rencontré Freud. C'est-à-dire une semaine en 14, et quelques semaines en 1916, des semaines entrecoupées. Alors, effectivement, dans l'enthousiasme d'un jeune analysant, Ferenczi témoigne des transformations, de la rectification subjective, et de l'évolution de ses symptômes. Il lui semble que l'analyse ait produit des effets très sensibles, il en donne des détails, y compris dans sa vie amoureuse, dans sa vie sexuelle, des détails extrêmement précis à Freud, qui ne répond pas sur ce point.

La question est de savoir si l'analyse de Ferenczi, c'est cela, ces quelques mois, ou les 25 ans de correspondance ! 1280 lettres, avec Freud.

Quelqu'un comme Suzanne Hommel qui avait écrit un article dans *Ornicar* 35, avait pris le parti de considérer, comme d'ailleurs la traductrice de Ferenczi, Judith Dupont, que ce sont les 25 ans de correspondance qui font la psychanalyse de Ferenczi. La discussion reste ouverte, même s'il est clair que cette correspondance a alimenté un transfert qui ne s'est pas épuisé entre eux.

Ferenczi, cet homme authentique, épris de vérité, dont les trouvailles techniques sont loin de rencontrer l'assentiment de Freud.

Donc je disais peut-on faire son analyse par écrit ?

C'est une question que pose cette correspondance, mais elle n'est pas la première, puisque Freud, lui-même, avait longuement échangé avec Fliess, dans un exercice qui s'apparente à l'auto-analyse, pour ce qu'il en est de l'absence d'interprétation « extemporanée », peut-on dire, mais qui s'adresse à un autre, qui répond, et se rapproche, de ce fait, du dispositif de l'analyse. Toutefois, le transfert y trouve des particularités dont l'analyse, avec confrontation des corps, diffère largement.

En effet, la confrontation des corps permet la bonne distance, les allées et venues, les interprétations de l'attitude de l'analyste, qui alimentent le transfert mais aussi permettent d'en limiter les effets. Un geste, un mot, une parole, interviennent dans le cours même de ce transfert.

Ce que l'on ne trouve pas dans l'échange écrit. Peut-être même cette limite qui se joue dans le transfert, qui est à la fois indispensable au déroulement de l'analyse, mais comme vous le savez, en même temps son principal obstacle, c'est sûrement cette mise en jeu des corps qui va rendre possible quelque chose, en tout cas si l'on veut bien suivre Lacan, d'une fin possible.

Il n'est qu'à entendre le témoignage du seul AE actuel de l'École de la Cause Freudienne, Bernard Seynhaeve, pour comprendre comment cette question s'est jouée pour lui, entre ses rêves, où il est question du corps, son analyse, ses inhibitions, et en même temps la fonction paternelle, telle qu'elle s'est jouée dans son histoire, telle qu'il en témoigne.

La question qui se pose, comme je l'ai dit tout à l'heure, ce sont les obstacles matériels qui ont empêché Ferenczi de poursuivre sa cure ? Ou sa propre résistance ?

Il apparaît, en tout cas, que la correspondance témoigne de quelque chose qui va s'éterniser, du transfert. Et d'une satisfaction, au sens de la jouissance, de la part de Ferenczi, à ne pas renoncer à ce qui se joue dans ce transfert. Puisque vous savez que, Lacan et Freud l'ont souligné, la fin d'une analyse, c'est d'abord le moment où l'on ne va plus voir son analyste. Même si cela ne réduit pas l'ensemble de la question à cet état de fait. Mais cela signale que quelque chose s'arrête.

Or, dans la correspondance, avec le rythme des échanges, les lettres que l'on attend, celles que l'on reçoit, celles qui ne viennent pas, ou au contraire celles qui arrivent rapidement, il y a là une modalité d'un rapport au temps logique qui n'est pas le même, que celui des séances, avec leur régularité, leur ponctualité éventuelle, le rapport au temps qui est en jeu dans cette affaire.

Donc ce transfert, traversé par les vicissitudes de la vie économique, la guerre, les conditions ..., de la vie amoureuse, et de la maladie des protagonistes aussi, jusqu'à la mort de Ferenczi, qui d'ailleurs n'arrête pas le commentaire de Freud. L'un des commentaires importants est celui qui est dans *Analyse finie, analyse infinie*, où il reprend avec une certaine bienveillance la considération sur l'oeuvre de Ferenczi, alors qu'au moment de sa mort, peut-être même un peu « chauffé », excusez-moi la vulgarité du terme, par Jones, il considérait que Ferenczi déconnait largement.

Il est probable que Freud se soit posé la question, je vais un peu vite, d'un déclenchement chez Ferenczi. Pourquoi ? D'un déclenchement d'une psychose, ou d'une interprétation délirante.

Sur quoi ? Sur la certitude, qui était celle de Ferenczi, quant au bien fondé de ses propositions techniques. En particulier de la technique active.

Jones était vraiment mal placé, ou trop bien placé, ayant été l'analyste de Ferenczi, pour ne pas prendre en compte son transfert négatif à son endroit, et considérer que Ferenczi délirait.

En tout cas, si quelque chose peut alimenter cette dimension des choses, c'est la passion dans le transfert avec Freud. La passion c'est l'interprétation, les fâcheries, les bouderies, la manière dont Ferenczi se sent visé, mais après tout, dans le transfert, n'est-ce pas cela ? On est visé, effectivement, par l'autre, qu'est l'analyste. Je disais récemment ce faux ami, qui ne vous veut pas du bien, en parlant de l'analyste. C'est vrai, il y a un côté mais que me veut-il ?? D'accord, je suis allé le voir, lui demander quelque chose, mais quand même !

Cette dimension est très présente dans le transfert de Ferenczi à Freud, d'autant que ce dernier ne lui a pas ménagé ses critiques. En particulier sur la technique active. Il lui dit Ça suffit ! Pratiquement, à certains moments, votre truc est délirant, tenez-vous bien ! C'est-à-dire vous ne respectez pas la neutralité analytique, vous vous engagez auprès de vos patients, soi-disant avec tact, mais il n'en est rien, vous y allez avec quelque chose n'ayant rien à voir avec de la discrétion, mais plutôt une transgression de la neutralité à laquelle l'analyste doit se tenir.

On voit bien, à un moment Ferenczi dit je vais partir en vacances, ce qui se faisait beaucoup à l'époque, j'emène deux patients !

Non, il ne faut pas l'entendre comme je vais à la mer, j'emmène deux patients à la plage, ce n'est pas tout à fait cela, c'est je pars en vacances, donc je propose à deux patients de me suivre.

D'une part il fallait qu'il continue à travailler, nécessité économique faisait loi, et puis, bon.

Et il propose à ? Socolonica.

Freud lui dit : Arrêtez ça tout de suite !

Effectivement de Socolonica, il s'était plein à de nombreuses reprises, elle était déchaînée, un peu érotomane, en tout cas dans le transfert, elle était insupportable, lui faisait des scènes à tout propos, et lui, Ferenczi, justement, selon sa technique du « on gratifie toujours un peu plus le patient, on est très gentil avec lui, etc, » il voulait emmener Socolonica. Freud lui dit : ça suffit comme ça ! Vous ne l'emmenez pas.

Pour dire que Freud intervenait très vivement, y compris après tout ce que Ferenczi lui demandait.

Le fond du transfert, qui le lie à Freud, semble se résumer dans la quête d'un amour paternel, d'un amour de reconnaissance, et dans la rivalité fraternelle, qu'il va entretenir avec un certain nombre d'analystes de son temps.

Il y a des scènes, même tard, en 1928, Brill intervient dans une relation, plutôt Ferenczi rencontre Freud. Brill est là. C'est au moment où Ferenczi est très critiqué, pour sa technique, ses textes, Freud continue un échange qui avait eu lieu avec Brill, et ils se retrouvent tous les trois.

Ferenczi est dans une colère inouïe, dans une rage « rivalitaire » totale. Ce n'est pas le seul exemple, à de nombreuses reprises, il fait des scènes à Freud, car Freud laisse la place à d'autres analysants que lui.

Alors ce que l'on sait de Ferenczi, son histoire familiale : il est l'un des nombreux enfants de sa famille, ils étaient huit, il est, je crois, dans les derniers, le préféré du père, d'après lui, et son père meurt quand il a 15 ans. Cela restera quelque chose qu'il va projeter sur Freud, son aîné, et va alimenter, en tout cas, un des ressorts du transfert à Freud, et en même temps la limite de son transfert à lui. Effectivement, en 1920, quand il rencontre Groddeck, il va s'épancher auprès de lui, pour dire qu'il y a quelque chose d'impossible avec Freud, car ce dernier s'adresse à lui comme un père à un fils, et ça n'a rien changé pour lui, il n'est pas arrivé à faire bouger quelque chose de ce complexe-là. Il se retrouve toujours dans la même problématique, la difficulté qu'il éprouvait à une certaine autonomie de jugement, une certaine indépendance quant à ses prises de décision.

Les hypothèses faites autour de cette rencontre avec Groddeck, où apparaît comme un transfert plus maternel avec Groddeck, qui, dans un premier temps, reçoit la considération de Freud, mais au fur et à mesure où Freud commence à critiquer Groddeck, l'amour ou l'intérêt de Ferenczi pour Groddeck grandit, au point que l'on peut dire qu'il retrouve avec lui quelque chose qu'il avait laissé dans son intérêt pour la clinique médicale, et qu'il retrouve à travers la psychosomatique, et qui va l'occuper dans la fin de sa vie.

Je vous ai dit en commençant, la manière dont Freud va essayer d'interpréter ce transfert, de Ferenczi à lui, passe par des détails comme le fait de l'appeler « mon fils ».

Alors c'est très drôle, car à un moment donné il l'appelle « mon cher fils ».

Ferenczi est un peu surpris, et Freud continue, je continuerai tant que vous ne m'aurez pas répondu de la bonne manière, c'est-à-dire tant que vous ne serez pas opposé à cela.

Freud cherche tous les moyens pour provoquer chez Ferenczi un peu de colère, qui serait séparatrice, une tentative de se séparer de cela.

Finalement, on comprend la difficulté. Freud est l'inventeur de la psychanalyse.

L'analyse de Ferenczi avec Freud n'est pas facile. Car il faut imaginer qu'on puisse se séparer, aller au bout d'un transfert avec l'inventeur de la psychanalyse, sans se séparer de

l'inventeur lui-même, ou de la psychanalyse, on comprend que ce soit compliqué. Ce n'est pas aussi simple que de dire, il n'a pas réglé son complexe avec papa. On conçoit donc comment cela s'imbrique, est difficile.

On peut dire que le fond théorique sur lequel s'appuie Ferenczi, cet homme libre, authentique, comme le dira Lacan, pour défendre ses innovations techniques, ce fond théorique, ne semble pas tout à fait à la hauteur, à certains moments, de l'ambition novatrice que Ferenczi a sur le plan technique. Cette ambition est tantôt déchaînée, tantôt contrainte, et se déploie, à mon sens, sur le fond des liens transférentiels, qui apparaissent si nettement dans cette correspondance entre Freud et Ferenczi, depuis son initiation à la psychanalyse, jusqu'à sa mort.

Voilà, je vais passer très rapidement, pour reprendre chez Lacan deux ou trois points de ce qui a fait son intérêt pour Ferenczi.

Il y a un article que je vous recommande dans *Ornicar* 35, d'Alain Merlet, peut-être l'avez-vous lu, qui est très bien fait, sur cette question. Cet *Ornicar* 35, sur les rapports de Ferenczi et de Freud, ceux de Lacan avec Ferenczi sont tout à fait intéressants.

Ce terme d'authenticité, qui dit bien le rapport de Ferenczi à la vérité, est utilisé par Lacan dans *Variantes de la cure type*, à propos de Balint, qui fut un élève de Ferenczi. L'école d'authenticité de Ferenczi, dit-il.

Dans un autre article des *Ecrits*, *Du sujet enfin en question*, Lacan maintient ce terme d'authentique en évoquant le plus authentique interrogateur de sa responsabilité de thérapeute.

Je trouve que Lacan a, effectivement, là, bien dit les choses, comme souvent !

Ce qu'il y a d'extrêmement précieux chez Ferenczi, et dont on peut dire qu'il est, de ce point de vue, un modèle du genre, c'est la manière dont il n'a pas cessé d'interroger, pas seulement les questions du transfert qui le lie à eux, mais les conditions de sa pratique. Même s'il a parfois pris des libertés par rapport à ce qui était la règle fondamentale, la première règle fondamentale fixée par Freud, à savoir l'association libre, la neutralité de l'analyste, et le fait de venir à ses séances.

Enfin la neutralité de l'analyste, ce n'est même pas précisé, elle est déduite du point précédent.

Vous savez que Ferenczi proposera justement une deuxième règle fondamentale, à savoir que tout analyste doit avoir fait une analyse. C'est lui qui a introduit cela. C'est tout de même assez incroyable, quand on voit par où il est passé, lui-même. Cela a d'autant plus de prix qu'il était convaincu que l'on ne peut pas mener convenablement une cure avec un analysant, si soi-même l'on n'a pas fait convenablement, jusqu'à son terme, une psychanalyse.

Lacan a repris ce point avec force. Non pas que Freud ne le disait pas, mais Lacan en a fait la théorie, de cette affaire-là. Jusqu'à la passe. Pour tenter de saisir quelque chose de ce moment de fin d'analyse et de passage à l'analyste.

Dans les deux textes qui se répondent, *variantes de la cure type*, et *la direction de la cure, et les principes de son pouvoir*, Lacan n'a cessé de louer Ferenczi, pour avoir mis l'accent sur l'acte même de l'analyste, avec ce que cela requiert de l'effacement du moi de l'analyste.

Deux paragraphes de ces deux textes se correspondent, *du moi dans l'analyse, et de sa fin chez l'analyste*, dans les *Variantes de la cure type*, et *comment agir avec son être*, dans *la direction de la cure*. Le moi de l'analyste doit s'effacer, ce qui nécessite que l'analyste ait été analysé, principe que Ferenczi a porté au rang d'une deuxième règle fondamentale, dans un texte qui s'appelle *la fin de l'analyse*, publié dans un autre *Ornicar*, le 12-13, dans sa traduction.

Il s'agit donc de repérer cet effacement à la place qui résulte du contre-coup, du désarroi qui s'origine de l'acte analytique lui-même, dit Lacan.

Lacan loue Ferenczi d'avoir été l'auteur de la première génération, le plus pertinent à questionner ce qui est requis de la personne de l'analyste, et notamment pour la fin du traitement.

Vous trouvez cela dans le texte sur *l'élasticité de la technique*, repris par Lacan, dans les *Écrits*, page 340, dans son *lumineux article* sur l'élasticité psychanalytique en 1928, Ferenczi s'exprime dans ces termes, et Lacan cite.

L'ordre de subjectivité que l'analyste doit avoir en lui réalisé, à savoir la réduction de l'équation personnelle, de telle sorte que le moi s'efface pour laisser place au point sujet de l'interprétation, ce sont les termes propres de Lacan, pour considérer ce travail qui doit s'opérer sur le transfert. Dont, d'une certaine manière, Ferenczi témoigne qu'il a eu du mal à l'achever.

Lacan souligne les qualités de Ferenczi, en disant qu'il a été le plus tourmenté par le problème de l'action de l'analyste. Cette dialectique de l'être et de l'action de l'analyste, souvent confondue avec le contre-transfert, quand transfert et répétition sont amalgamés, a été particulièrement mis en évidence chez Ferenczi, celui de la première période, dans son texte *Introjection et transfert*, où il met l'action sur le transfert comme absorption dans l'économie du sujet de tout ce que le psychanalyste présente dans le duo comme hic et nunc d'une problématique incarnée.

Cette dernière qui apparaît chez Lacan quand il parle de Ferenczi comme analyste dans le transfert, comme catalyseur. Le transfert lui-même n'est qu'un cas particulier de la tendance générale au déplacement du névrosé. Cette définition de Ferenczi anticipe la définition lacanienne du transfert, considéré comme la mise en acte de l'inconscient. On peut dire que Ferenczi va jusqu'à attribuer l'aptitude du transfert du névrosé à la quantité d'excitation résiduelle qui résulte de cette opération métonymique. Même si Lacan s'amuse de l'aveu que Ferenczi a cru devoir faire à son patient en fin d'analyse du délaissement dont lui-même est en position de souffrir, Ferenczi se plaignait d'une certaine manière du fait que le patient l'abandonnait, dans cette fin de transfert, il lui reconnaît cependant le mérite d'avoir placé son action au cœur de l'être, l'analyste étant placé dans le transfert comme cause du désir. C'est cela la catalyse dont il parle. L'être de l'analyste n'a d'autre être que son manque à être. On peut dire que c'est ce qu'a présentifié Ferenczi. Ce qu'il n'a pas pu tout à fait décliner, même s'il ne l'a pas tout à fait négligé, c'est la participation de l'objet dans le transfert. Mais au lieu d'en respecter sa fixité, son hétérogénéité, on peut dire qu'il l'a noyé dans la relation intersubjective, dans cette introjection intersubjective, aboutissant à l'impasse d'une relation duelle. C'est ce que l'on voit tout au long de la correspondance, à certains moments. Une telle conception du transfert, note Lacan, aboutit à une conception unitive, où l'analyste devient consommation mystique d'une ostie imaginaire, note notre ami Alain Merlet dans son article.

Cette conception unitive du *Sujet enfin en question*, pousse Ferenczi à un mirage de la complétude du sujet, qui accompagne un certain déni de la castration symbolique. A la base de l'extravagance théorique dont notre ami Ferenczi va faire état. Par exemple, dans son délire biologique sur l'amphimixie, inventée par lui pour tenter d'inscrire l'acte sexuel dans un processus de régression généralisée dans la mère nature, métaphore de l'utérus maternel. Vous trouvez cela dans les lettres, le volume 1, 473, 475, et dans le volume 2, la lettre 572.

Mais on peut dire que Lacan a pris Ferenczi au sérieux. Il a reconnu l'authenticité de son questionnement, il en a fait un passionné de vérité, mais pour autant, Lacan n'est pas d'accord avec les réponses proposées par Freud. On peut effectivement dire que si Ferenczi a aperçu la dimension de résistance qui était du côté de l'analyste tel que Lacan le dira plus tard, si Ferenczi a pu repérer la part imaginaire moïque dont l'analyste a à se défaire, il n'a pas repéré pour autant le réel qu'il incarne, comme semblant d'objet en particulier, pour que l'analyse ne tombe pas dans une effusion terminale.

Que serait-ce ?

Pour Suzanne Hommel, l'objet a de Ferenczi qui est en question, c'est la théorie. Je ne suis pas complètement convaincu par son analyse de la chose. Car l'objet a, comme théorie, il faudrait en préciser un peu plus, à ce moment-là, la nature. Car la théorie comme telle, certes cela a été une partie sans doute de l'enjeu transférentiel avec Freud, mais il est difficile de considérer que ce soit simplement un objet a, bien que cela pointerait la dimension de reste, présente à la fin de ce travail transférentiel, je ne sais comment l'appeler, de Ferenczi avec Freud. Il y a incontestablement un reste, des restes de l'opération Ferenczi-Freud. Sont-ils simplement les inventions de Freud, ce n'est pas sûr, sans doute sont-ils une manière pas simplement symptomatique, mais une manière pour Ferenczi de traiter les impasses qu'il a rencontrées dans son travail analytique. Sans doute les tentatives d'en faire la théorie appartiennent plus au reste de la construction transférentielle, que les pratiques elles-mêmes, qui trouvaient là une certaine justification. Mais il est incontestable que Ferenczi a su inventer un certain nombre de choses, pas tellement la technique car, d'une certaine manière, par son élasticité, il revient sur ce qu'avait été le plus aigu de son invention, le plus pointu, et il y revient pour retrouver ou garder le contact, avec l'invention freudienne.

On peut dire, en tout cas, que Ferenczi nous pose comme question la marge de manoeuvre, d'invention, la possibilité que l'analyse donne comme invention dans la pratique, et dans son rapport à ce qu'elle est comme théorie comme telle, inventée par Freud.

Depuis, Lacan a porté les choses bien au-delà, de ce que Ferenczi avait fait, puisqu'à un moment donné, même, s'il peut dire que Freud a inventé la psychanalyse, il dira que l'inconscient est lacanien, par exemple. Il dira aussi comment l'invention du sujet, comment un certain nombre de points théoriques, en même temps des instruments très forts de la pratique analytique, ont été inventés par lui, dans sa lecture de Freud.

Je vais m'arrêter, j'ai sauté beaucoup de passages, mais j'ai donné en tout cas les pistes de mon intervention qui cherchait à rendre compte de la manière dont pouvaient traduire ces inventions ferencziennes prises dans ce transfert si particulier à Freud, dont la correspondance témoigne.

(Transcription Lili Naggar, relue et corrigée par Marlène Belilos, non relu par Jean-Daniel Matet)